

Une balade à Thulé

Du même auteur

Berlioz, les deux ailes de l'âme, Gallimard, 1989, rééd. 2002

Le Caravansérail, Callipyge, 1997

La Ville inoubliée (fiction radiophonique), France Culture, 1998

Rue du Bois de la lune, Aléas, 2001

Les Orages désirés (livret de l'opéra de Gérard Condé), Radio France, 2003 ; production scénique au Grand Théâtre de Reims et à l'Opéra d'Avignon, 2009 ; au Festival de La Côte-Saint-André, 2011

Berlioz ou le Voyage d'Orphée, Le Rocher, 2003

Clara, le soleil noir de Robert Schumann, Scali, 2007

Beethoven, les plus beaux manuscrits, La Martinière, 2009

Mahler, la symphonie-monde, Gallimard, 2011

Beaumarchais, Gallimard, 2015

La Chouette effraie, Les Soleils bleus, 2016

Le Baiser Lamourette (1792, *La Comédie-Française dans la Révolution*, fiction radiophonique), France Inter, 2017

Le Paris de Nerval, Alexandrines, 2017

Édition

Cahier Berlioz (avec Pierre-René Serna), L'Herne, 2003

Lettres à la Princesse, L'Herne, 2003

Christian Wasselin

UNE BALADE À THULÉ
Voyage au bout du Nord

Les Soleils Bleus Éditions

© Les Soleils Bleus Éditions, 2017

ISBN 978-2-918148-15-9

Collection : *Longs Voyages Courts*

ISSN : 2110-2511

148 place du Général de Gaulle
80310 Picquigny

www.lessoleilsbleus.com

*« Le roi — Pourquoi toujours ces nuages sur votre front ?
Hamlet — Des nuages, monseigneur ? Allons donc, je suis
si près du soleil ! »*

Shakespeare,
Hamlet

*« Le Danemark a eu une reine
qu'on a nommée la Sémiramis du Nord. »*

Fontenelle,
Czar Pierre

« Moi aussi, j'ai été à Thulé. »

Aragon,
Henri Matisse, roman

Amers du Nord

« Les moindres bruits du parquet lui causèrent l'agitation connue de toute héroïne de roman, qui couche dans la tour du Nord. »

Alexandre Dumas,
Le Collier de la reine

J'IGNORE SI LA vie est un songe mais je sais où je suis né : dans un pays qu'on appelle le Nord, même si le Nord est plus et autre chose qu'un pays, et même si le sens du mot *pays* est lui-même incertain. Je n'y habite plus aujourd'hui mais j'y reviens souvent, j'y reviens toujours. Si j'osais le paradoxe, j'ajouterais que je n'y vis plus afin de pouvoir y être *de retour* autant qu'il me plaît. Se quitter pour éprouver l'ivresse des retrouvailles. Inventer un solstice égoïste, qui télescope histoire et géographie. Rester dans le Nord ne m'aurait pas interdit pour autant d'être toujours at-

tiré par lui, comme si la vie portait avec elle sa propre nostalgie, la présence n'abolissant jamais le désir. En être physiquement séparé sans pouvoir s'en détacher provoque toutefois un autre type de sentiment : le Nord bien-aimé ressemble moins au noyau du fruit qu'au calice de la fleur. Il a tout d'un principe et d'un moteur. Il ne saurait se gripper mais s'agrippe à votre cœur et à vos souliers tour à tour. Terre et idée, la racine se fait mâ, elle vous pousse à hisser le grand perroquet, à jeter la boussole vers les parages les plus extrêmes. Les péninsules démarrées chères au poète ne perdent jamais le nord sinon avec allégresse. Aucune partance n'est plus délicieuse que celle qui vous porte vers Septentrion, là où chantent les sept vaisseaux qui cinglent vers la Petite et la Grande Ourse. Est *sublime* ce qui dépasse les bornes.

Acte de naissance et destin, le Nord est arrimé à ceux qui s'en éloignent. Je l'ai d'abord éprouvé comme une *position*, ainsi qu'on désigne celle d'un navire sur la mer par sa latitude et sa longitude. Puis comme un devenir ou une tentation, une fiction, un récit qui m'attire car il est l'incipit de ma propre vie : comprenez-vous que j'aie hâte d'en connaître la suite ? Mais aussi comme un trésor qui scintille et se dérobe, car il contient la clef du monde. Les Inuits éprouvent-ils le désir du Nord, eux qui l'habitent ? Enfant puis adolescent, quand je sentais le sol du Nord sous mes

pas, quand je voyais la ville autour de moi, quand je distinguais le paysage au loin, et tout au bout l'horizon boréal, la limite indépassable ou prétendue telle, j'appréhendais ce monde à la fois comme un domicile où l'on passe toutes ses nuits et comme une étape. Ou plutôt une succession d'étapes : on s'y arrête un soir, un autre soir, un autre encore, on est toujours là mais pour toujours être ailleurs. Quand bien même derrière le pôle ne se trouverait qu'un abîme. Mon auberge était à la Grande Ourse, oui.

J'aime le Nord et je suis reconnaissant à la Providence ou à je ne sais quelle volonté aveugle d'avoir permis que j'y *voie le jour*, même si j'ai toujours su que l'expression « naître dans le Nord » n'a aucun sens *a priori*, sauf si l'on y met une somme particulière d'intentions. « Naître dans l'Ouest » n'en aurait pas davantage, non plus que « naître dans l'Est » ou « dans le Sud ». « Naître en Orient » ou « dans le Midi » est déjà plus évocateur car un autre terme se substitue à l'énoncé objectif du point cardinal. On me permettra de ne pas réduire le Nord à un repère, et de lester au contraire le mot de tous mes bagages comme on charge le bateau dans lequel on s'embarque un beau matin.

*

Les ciels sous lesquels j'ai grandi, que les indifférents disent uniformément gris, m'ont exhorté à *fuir en avant* dans le Nord lui-même, plus haut, plus avant, au-delà, encore plus loin. Une évasion dans un monde toujours plus beau, toujours plus prompt à dispenser les rêves et les prestiges, non pas une échappée honteuse hors d'un cachot. Un peu comme si ma chambre avait changé de forme, s'était mise à rouler, à voguer, à s'envoler, à se laisser porter à la manière d'une nacelle ou d'un esquif dont le cap aurait le profil d'une perpétuelle glissade. Une valse effrénée mais lente, irrésistible, sans fin. Le 45^e parallèle, qui dans l'hémisphère nord indique la ligne de partage, puisqu'il se situe à égale distance de l'équateur et du pôle Nord, m'a toujours paru bien trop méridional : songez qu'elle passe par Saint-André-de-Cubzac, par Vukovar en Croatie, par la Crimée ! Plus on me parlait de vacances au soleil, plus j'avais envie d'aller ailleurs, décidément, car je savais de toute éternité qu'on trouve d'autres soleils dans cet ailleurs, et qu'ils rendent les corps glorieux. À neuf ans, j'avais hâte de manipuler les planisphères avec science, de déséplucher l'orange pour lui redonner sa forme de globe et restituer au pôle Nord sa fonction de tête ou de chef, le mot est le même. Voir converger tout à coup les méridiens comme autant de cataractes domestiquées

par un gigantesque entonnoir, assister au tumulte des eaux détournées par la main d'un démiurge, d'un dieu, d'un voyageur doublé d'un poète !

On trouve au cap Nord un globe terrestre métallique, lequel, quand je l'ai vu, a donné raison à toutes mes lubies d'apprenti géographe et d'astronome en devenir. J'imaginai là-bas une lumière incendiant la nuit elle-même. Or, la lumière est faite de couleurs qui ne cessent de se métamorphoser. Ces couleurs, je m'acharnais à en voir les retombées dans le soleil rasant qui ose taquiner les eaux endormies. Des doigts furtifs sur des eaux glacées qu'il suffit d'effleurer pour qu'elles prennent feu. Mon imagination d'enfant transmuait les nappes stagnantes en parquets de bal. La lumière exaltée ainsi qu'un peuple de libellules, je l'ai reçue comme une musique venue de très loin, comme la queue d'une comète m'invitant à me joindre au cortège polychrome. J'avais l'intuition que le Nord détenait le secret du chant, son silence et son principe ; j'en ai eu la certitude de plus en plus aveuglante en allant toujours plus haut vers le pôle.

Alors, *in fine*, qu'est-ce que le Nord ? La syllabe claque dans une voile et se perd dans une caresse. Mais le sens ? Faut-il y voir une région rigoureusement définie ? un ensemble de villes et de campagnes carambolées par le hasard ? une province convoitée par les uns, dilatée par les autres au fil de l'Histoire ?

un volcan épuisé ? une étendue gelée au contraire ? un caillou ? une banquise qui se voulait jardin ? un tapis volant ? une friche, un paradis ? une vue de l'esprit ? un cap, une dérive, un terminus ? la fin des fins ? Et d'abord, faut-il mettre un N majuscule à ce mot ? Oui, si l'on désigne le département du Nord, si l'on évoque le point cardinal indiquant l'étoile polaire ou si l'on parle du Nord de l'Europe, c'est-à-dire si l'on fait du Nord un sujet vivant de la géographie, *a fortiori* un mythe : le Nord, l'Orient et le Midi comme ébriétés métaphysiques. Non, en revanche, si l'on se contente de nommer, sans autre souci de précision, un territoire situé au nord de Paris, au nord de la Dordogne, des Pyrénées, du Sahara ou d'une autre barrière, c'est-à-dire si l'on fait du Nord un objet assisté ou un convoi à la remorque. On écrira : j'habite le Nord de l'Europe mais j'habite au nord de la Somme. Être privé de ce N majestueux, perdre sa majuscule de nom propre, c'est déchoir, c'est glisser du pôle magique à la zone indifférenciée. C'est devenir commun. Or, le Nord est *distingué*. Il se découpe sur la ligne d'horizon, il a quelque chose d'un avant-poste ou de la proue d'un navire, s'agit-il d'un brise-glace ou d'un drakkar. Le Nord affiche ses contours, le vague et l'indistinct ne sont pas dans ses habitudes, même s'il entraîne toujours plus loin, à mesure que ses couleurs attirent et que captive l'irisation de ses

eaux. Ainsi retentit la voix d'une sirène qui indiquerait l'éclat d'une lumière ; elle ne cherche pas à vous égarer, au contraire elle vous comble :

« Les Sirènes il semble bien qu'elles chantaient, mais d'une manière qui ne satisfaisait pas, qui laissait seulement entendre dans quelle direction s'ouvraient les vraies sources et le vrai bonheur du chant. Toutefois, par leurs chants imparfaits qui n'étaient qu'un chant encore à venir, elles conduisaient le navigateur vers cet espace où chanter commencerait vraiment. Elles ne le trompaient donc pas, elles menaient réellement au but. Mais, le lieu une fois atteint, qu'arrivait-il ? Qu'était ce lieu ? Celui où il n'y avait plus qu'à disparaître, parce que la musique, dans cette région de source et d'origine, avait elle-même disparu plus complètement qu'en aucun autre endroit du monde¹. »

Le Nord n'a rien d'une steppe indéterminée ou d'une principauté qui fleurirait là où le monde n'est plus déchiffrable, il n'annonce pas le début de la désolation, de la mort ou des confins.

*

Il est temps que je chausse mes lunettes d'enfant. De mon Nord natal, je dirai la chaleur et le relief, j'essayerai de retrouver ses formes et ses saveurs, je

dévoilerai comment il a pris son envol dans mes chimères bien que j'y aie grandi en toute réalité, comment il m'a emporté peu à peu vers d'autres latitudes en embrassant des terres et des mers qui *remontent*, comment à mon tour je le fais s'achever le plus loin possible, là où tout bascule dans cette lumière qui embrase le cercle et consume le pôle. Je raconterai comment d'un quartier populaire, sous un ciel égratigné des gris les plus glorieux, je suis parti pour des espaces où à minuit luit le soleil. Et comment je reviens sans cesse dans le Nord tel un pèlerin pour donner corps à mes souvenirs et mystifier le temps.

Il y aura dans cette balade le Nord comme transition perpétuelle, car on est toujours au nord de quelque chose : d'une place, d'une vallée, d'un méridien. La terre est ronde, savez-vous ? C'est ainsi, par dérapages successifs, que certains décrivent Lille, qui sera notre point de départ, comme la capitale du Midi de l'Europe du Nord. Il y aura des allers et des retours, des surplaces, des ricochets. Des parcours sans logique, avec pour toute compagnie une aiguille moins aimantée qu'animée, de temps en temps délicieusement affolée. Des obsessions et des obstinations.

Il y aura aussi le Nord comme limite infranchissable : c'est là que la notion topographique se fait bréviaire poétique, c'est là que le monde se fige et

que s'invente un continent que des livres considèrent comme l'origine et l'achèvement de tout. Ce continent, c'est l'île de Thulé, là où de l'eau serait née la lumière. Thulé dont le nom m'est advenu un beau soir, à l'Opéra de Lille, alors que j'avais treize ans. Un nom qui a informé toute mon enfance en l'illuminant soudain. Qui l'a expliquée rétrospectivement et l'a projetée dans cette autre dimension où se dessinent les aventures. J'essayerai de raconter cette expérience devenue grisante : Thulé berceau et refuge d'Apollon, Thulé terre blanche qui a fait siennes toutes les couleurs, toutes les fantaisies du soleil. Car c'est grâce à la lumière que nous voyons les couleurs, et c'est dans les parages de Thulé qu'est née la musique. C'est dans le Nord, je le montrerai, que l'opéra a failli voir le jour, ni plus, ni moins.

En attendant, il y a le chant. Il y a toujours eu le chant. Et ce chant, je le sais, je le sens, vient du Nord. Il n'existe pas d'Atlantide engloutie en mer du Nord ; comment s'appellerait pareil continent ? Thulé suffit, Thulé est un commencement et une fin, Thulé a trop d'orgueil pour disparaître dans les eaux. Thulé feint peut-être de s'effacer mais pour mieux réapparaître.

L'écho des mondes invisibles chante à nos oreilles. Il y a des villes noyées pareilles à la ville d'Ys chère à la mythologie celte, telle cette Vineta, « cité pécheresse de la lointaine Suède qui resurgit des abysses à chaque

siècle² », écrit Michel Le Bris, cité dont nous parle aussi Selma Lagerlöff dans *Les Aventures de Nils Holgersson*. Mais Thulé, d'abord et surtout. Terre perdue, non pas engloutie mais retirée, ultime rempart contre la blancheur définitive, lieu archaïque apparu avant toute mythologie. Thulé qui conserverait le souvenir d'un Âge d'or et dont le roi fixerait des yeux une coupe que nous retrouverons plus loin. Thulé comme le berceau de toutes les nostalgies, de tous les désirs surgis de la mer sous la forme d'un souvenir devenu onde puis chant. La musique serait alors l'écho de Thulé, un écho qui peu à peu enflerait, prendrait forme pour mieux se briser, retournerait au silence, se mettrait à vibrer de nouveau parmi la lumière pour s'en libérer, pour enfler puis prendre forme, puis s'épuiser dans un cycle sans fin. Thulé « région-mère de la musique³ », selon le mot de Maurice Blanchot, lieu de la rumeur initiale. Divagation ? La violoniste Hélène Collerette lui a donné corps en baptisant *Norigine* un enregistrement qu'elle a consacré à des musiciens venus du Nord, Nielsen, Esa-Pekka Salonen et quelques autres moins célèbres : le Lento qui ouvre la *Sonate pour violon seul* du compositeur suédois Svante Henryson y est un horizon en soi, contemplatif, intérieur, d'une brièveté infinie⁴.

Mobile ou immobile, le Nord est pavé d'intentions voyageuses. En parler dans son mouvement, dans son

devenir, c'est évoquer les transports de mon enfance : *transport, métaphore*, le mot est le même. Chanter le Nord, c'est faire se dérouler un espace, c'est marier la pièce à son décor, confondre la lumière qui vient et la musique qui naît.

Jacques Darras, poète né en Picardie, partit un beau soir pour Édimbourg. Il écrit :

« Je porte en moi le mot comme une lumière. Prendre l'autoroute qui traverse ce paysage abstrait que borde parfois une haie fantomatique de carolines pareilles à un voilier d'arbres remontant l'espace m'emplit d'une excitation douce⁵. »

Sans doute le même émoi me fera déchirer les rideaux pour voir ce qu'ils dissimulent. Et je prierai le lecteur de ne pas m'en vouloir si ma géographie est sentimentale.

1. Les âcres fumées du Pont

« Et le canal où l'eau bleue tremble, et l'église où le vitrage d'or flamboie, et le stoël où sèche le linge, au soleil, et les toits, verts de houblon. »

Aloysius Bertrand,
Gaspard de la nuit

J'AI GRANDI DANS un quartier fait de briques et de tuiles noircies, de pavés et de câbles suspendus comme des guirlandes, avec des rails de tramway en guise de sillons et un bouquet de sémaphores pour baliser l'horizon. *Sémaphores*, gibets de métal, bardes sans voix porteurs de tant de signes ! Ce quartier dont les palais furent des usines est le quartier du Pont, à Marcq-en-Barœul, commune jadis maraîchère qui l'est restée en partie et jouxte le nord-est de la ville de Lille. « Matisse-en-France, cela sonne comme Le Puy-en-Velay, Marcq-en-Barœul, Crépy-en-Valois¹ » : ma

ville natale célébrée par le grand Louis Aragon, dans un livre, qui plus est, dont l'un des chapitres s'intitule « La grande songerie ou le retour à Thulé », qui l'aurait cru ?

Avec son hippodrome, Marcq-en-Barœul continue de faire respirer ce coin d'agglomération où tout ailleurs n'est que densité, maillage et multitude. C'est dans le quartier de la mairie, centre officiel de la ville, que l'on mesure le mieux à quel point le Pont est dans Marcq comme le ver est dans le fruit. Ce centre-ville officiellement baptisé Marcq-Bourg, on l'appelait Grand'Marcq lorsque j'étais enfant, comme s'il y avait eu quelque hiérarchie naturelle entre les différentes parties de cette commune hétéroclite et fort étendue qu'est Marcq-en-Barœul. La renommée de Grand'Marcq tient à sa vénérable église Saint-Vincent du XII^e siècle, devenue *hallekerke* (église-halle) sous le Second Empire. Vu et entendu de ce lieu paisible qui resta longtemps à la proximité de la campagne, le Pont n'est qu'une rumeur, un tumulte. Les champs et les vieilles pierres ont toujours considéré de loin ces rues populeuses qui vivent ou qui vivaient au rythme non pas des saisons mais des sirènes d'usine. Frénésie des ateliers, ébahissement des légumes.

Le quartier du Pont, dont le nom est en soi une invitation à *franchir*, fut longtemps décrit comme une ruche ouvrière. Il est plaisamment appelé « quar-

tier du Pont-Monplaisir » dans certains documents, peut-être parce que les guinguettes y étaient reines, peut-être parce qu'on y goûtait mille et une voluptés et non pas celle du seul travail. Essaim frondeur, foyer de sédition, au point qu'il tenta de faire sécession à la fin du XIX^e siècle pour former une commune à part entière, détachée de Marcq-en-Barœul, le Pont accueillait beaucoup de travailleurs pauvres venus de la Belgique toute proche. Mon arrière-grand-père Émile Spitaels, employé des chemins de fer de son état et l'un des héros de ma généalogie, faisait partie de la liste électorale qui mena la lutte pour l'indépendance. Il y mit autant de passion que de raison, mais la bagarre tourna court. Le suffrage universel lui donna tort. Les casquettes firent front bas. L'épopée municipale dut se satisfaire de trois ou quatre couplets. Il n'y eut par bonheur ni tocsin, ni canon, ni début d'incendie ; les Évangiles et *Le Capital* furent brandis avec retenue ; la défaite démocratique tua dans l'œuf tout ce qui aurait pu se muer en chauvinisme de quartier. Aucun mur des Fédérés, à Lille ou ailleurs, ne vient aujourd'hui inviter au souvenir d'une quelconque Semaine sanglante.

Les maires de Marcq-en-Barœul, de 1790 aux premières années du XX^e siècle, furent pour la plupart des fermiers ; il fallut attendre 1904 pour voir apparaître à la mairie un minotier. Au Pont cependant, et

dans les communes alentour, les usines continuaient de prospérer, le ciel de noircir et d'être gagné par les fièvres industrielles.

Le nombre des maraîchers a beaucoup diminué depuis cette époque à Marcq ; étaient-ils d'ailleurs si hostiles, si étrangers aux prolétaires d'à-côté, étaient-ils à ce point assurés de leur fortune, ceux de Grand'Marcq et des quartiers alentour ? Le père d'Émile Spitaels n'était-il pas lui-même herboriste ? J'ignore s'il avait lu Rousseau, s'il pratiquait la botanique en sus de son métier, mais je suis toujours resté songeur à l'idée qu'il ait prénommé son fils Émile et lui ait donné pareille éducation.

J'ai injustement souligné le trait en parlant de légumes. Après tout, les maraîchers vivaient de leur travail. J'en ai vu qui sarclaient, qui binaient, qui bêchaient, le dos courbé sous le joug des heures. Il suffit que je ferme les yeux pour qu'apparaissent des paires de bottes enfoncées dans l'eau des rizières, des chemises humides nouées à la taille et moulant les épaules des femmes, leurs mèches et leurs fichus volant dans le ciel des Flandres. *Riz amer* du Nord : le maraîcher perpétue un travail ancestral fait de patience et de longueur de temps, là où l'industrie n'est que force et que rage. L'éternité contre l'accélération. L'éternel retour des saisons contre les syncopes du temps convulsé.

Ce qu'il est convenu d'appeler la révolution industrielle a bouleversé les formes et les couleurs du Nord au XIX^e siècle. Mais cent ans plus tôt ? Comment les Marcquois ont-ils perçu la vibration souterraine, plus sourde qu'assourdissante, qui est celle de l'Histoire en marche, ce grondement peu à peu perceptible à la manière des phrases de violoncelles et de contrebasses dans les contreforts de l'orchestre, qui se tordent jusqu'à soulever l'architecture de la musique comme les anneaux d'un python fabuleux ? Cette onde qui a parcouru le XVIII^e siècle tout entier, qui en a miné les fondations jusqu'à le faire se briser contre le rocher des terreurs, le Pont l'a-t-il entendue ? A-t-il éprouvé de l'effroi devant pareille reptation formidable ? Il y a eu la Terreur en 1793-1794, la vraie, la Terreur académique, celle des manuels, celle que certains vénèrent parce que les hommes, selon leurs théories, n'ont pas à contrarier l'Histoire qui ne saurait mentir – vous comprenez, elle *décolle* avec allégresse, elle dit les bienfaits de l'humanité, elle tue les hommes pour leur bien ! Mais il y a aussi une terreur diffuse, bien moins spectaculaire mais tout aussi épouvantable : celle de l'Histoire en elle-même, dont peu d'esprits sur la terre avaient réellement conscience aux siècles précédents, une terreur qui prit la forme d'un emballement du temps, d'une volonté de maîtrise sur la nature et sur les corps.

Pourquoi y a-t-il une Histoire ? Est-elle faite de la cascade des événements, du lent déplacement des plaques qui font le substrat de l'épopée des hommes ? Quel est son objet ? Quelle est la part de l'ennui parmi les moteurs qui l'animent ?

C'était le temps des Lumières. Lille subit un siège, du 29 septembre au 6 octobre 1792, conséquence de la guerre déclarée par la France aux Pays-Bas autrichiens, mais Lille tint bon, et la colonne de la Déesse, érigée sur la Grand'Place en 1845, témoigne de cette résistance victorieuse. Puis vint dans la région une époque de forges, un temps de fer et de feu, de vacarme et d'encasernement. Car il faut bien enfermer les hommes, faire avec des mines de charbon, dans la volonté survoltée de produire, des espèces de soleils inversés. Et puis concevoir les premières cités ouvrières : abbayes rationnelles et infernales, colonies dantesques, antichambres accueillantes au joyeux esclavage qui danse dans les ateliers, vastes demeures où s'époumonent les machines broyeuses, les pistons, les chaudières, les bielles. Voyez les toiles de Wright of Derby ! Écoutez ces accords sinistres, éprouvez cette cadence endiablée, toujours accélérée, qui emmène vers les lendemains qui chantent ! Qui chantent ? Mais ce chant, pour qui sait l'entendre, n'a plus rien d'un chant. « Ce grincement imitait un chant de cigale². » Ce n'est plus rien qu'un cri d'angoisse devant

le temps qui court toujours plus vite, devant le feu qui s'impose à la nuit comme au jour, devant le bruit des usines qui ne sait plus se taire. Le metteur en scène Daniel Mesguich en fait le constat cruel : « Ce qui est lyrique à l'opéra, si j'ose dire, c'est la tragédie, c'est que la partie est toujours perdue contre le chef d'orchestre, contre le temps, contre la mort. La musique, c'est le bruit du temps. Quant à moi, j'entends la voix des chanteurs comme la révolte de la présence, le cri de corps réels, pris, tirillés, écrasés dans la machine du temps. D'un temps qui ne joue pas³ ».

Est-il un chant possible sans la nuit et sans le silence ?

*

Le Pont, plus turbulent que belliqueux, s'est beaucoup assagi ; il n'a plus grand'chose aujourd'hui d'un village irréductible, son humeur frondeuse s'est dissoute, même si on y a compté pendant longtemps un nombre de cafés et de commerces en tous genres supérieur à la moyenne des autres quartiers de Marcq. C'est qu'il fallait les nourrir et les distraire, toutes ces cohortes !

L'ère industrielle n'est plus ce qu'elle était. Les solidarités s'affaissent, les cafés font grise mine. Quand je reviens dans ce petit monde où j'ai vécu, je trouve